

*Marco Lodoli*

# **Courir, mourir**

*Roman traduit de l'italien  
par Martine Guglielmi*



**P.O.L**







Courir, mourir

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

Chronique d'un siècle qui s'enfuit, 1987

Le Clocher brun, 1991

Les Fainéants, 1992

Marco Lodoli

# Courir, mourir

*Roman*

*traduit de l'italien par  
Martine Guglielmi*

P.O.L  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

Titre original : « Crampi »  
© 1992, Giulio Einaudi Editore S.p.A., Turin, Italie  
© 1994, P.O.L. éditeur, pour la traduction française  
ISBN : 2-86744-428-4



*A mon frère Peter*



Et si maintenant je pose le problème, souviens-t'en, il n'y a pas  
de trêve  
avec ces histoires  
qui ont l'air de plaisanteries :  
si après un chiffre pris au hasard par exemple dix  
kilomètres tu sais avec certitude que tu mourras  
les fais-tu aussitôt ou restes-tu immobile toute ta vie ? Ou bien :  
supprime-la,  
la certitude : que fais-tu ?

*Milo de Angelis*

Si tu es la mer  
Que t'importe du rivage ?  
Si tu es la rive  
Que t'importe d'arriver ?

*Ma Deva Ghata*



Le prospectus bleu fixe le départ vers neuf heures du soir à partir du périphérique, mais le rendez-vous est prévu une heure plus tôt dans la petite dépression coincée dans la boucle de l'échangeur pour l'autoroute du Soleil, direction Nord. De nombreuses voitures de marathoniens sont garées le long du couloir d'urgence et le soleil couchant embrase les tôles laquées et poussiéreuses, éblouit les yeux qui cherchent de tous côtés la table pour les inscriptions. Celle-ci est installée au centre d'un petit espace dégagé, sur une estrade dressée parmi l'herbe sèche et les papiers gras. De là-haut, un gros bonhomme à la barbe grise crie sur un ton péremptoire dans un haut-parleur : « Faites l'appoint, on n'a pas de monnaie. C'est vingt mille liras par couple, plus cinq cents liras pour l'assurance contre les accidents. »

Cette cuvette fourmille de gens aux visages congestionnés. Il émane de toutes ces cuisses énergiquement secouées pour échauffer les muscles une senteur gluante

d'huile camphrée mêlée à l'odeur sèche de l'essence que dégage la circulation incessante sur la bretelle.

« Deux pour le monde », crie l'homme à la barbe grise et à la chemise blanche trempée de sueur. En effet, on peut aussi lire *Deux pour le monde* sur une banderole suspendue derrière lui et qu'anime une brise infime. « Mettez-vous en rang, parce qu'à neuf heures moins le quart, il faudra se préparer à partir. Et surtout, pensez à l'appoint, n'oubliez pas. »

Deux par deux, comme à l'école, les athlètes commencent à se diriger à la queue leu leu vers la table. De temps à autre, l'un ou l'autre se penche pour assurer le nœud de ses chaussures de toile et de plastique, pour remonter une chaussette blanche. Certains se tiennent par la main, se parlent à mi-voix, ricanent. On remet à chaque couple deux dossards portant le même numéro et un long fil d'or pour s'attacher les poignets.

« Je vous rappelle que ceci n'est pas une compétition » explique le barbu en gonflant son énorme thorax et en élevant un peu plus la voix pour dominer la musique diffusée par un minibus-ambulance appartenant à l'organisation. « Nous courons pour la paix et pour l'amour, nous ne voulons ni gagner ni perdre. Souvenez-vous que sur l'autoroute du Soleil la première étape est à trois kilomètres ; si on veut, on peut s'arrêter là et on a déjà accompli un acte d'amour pour la vie. Ceux qui le veulent continuent. Mais je vous recommande surtout de bien vous attacher par les poignets, ou par où vous voudrez : les couples ne doivent jamais se désunir. »

A l'extérieur de la queue, Cesare observe les gens, leur euphorie, leur attente. Il y a des pères et des fils qui

s'attachent soigneusement, et des fiancés, et des vieux aux jambes blanches et des homosexuels bruyants. Deux garçons d'une trentaine d'années passent le fil d'or dans leurs caleçons. « Je t'attache pour toujours à mon zizi » rit l'un d'eux et l'autre l'embrasse sur le front. Deux femmes enfilent le cordonnet dans leurs lobes percés, tandis qu'une fillette pleure parce qu'elle a trop serré son poignet et qu'elle ne parvient pas à défaire le nœud. J'ai tout le sang dans la main ; maman, aide-moi. Le satin de bien des shorts neufs brille à la lumière frissante des derniers rayons ; avec la chaleur, bien des dos luisent déjà d'une sueur qui ne doit rien à la compétition. C'est comme un édredon de laine, ce ciel de juillet qui borde les grands immeubles de la ville.

Cesare regarde Betta. Elle est couchée par terre, un brin d'herbe sèche entre les lèvres, les yeux un peu rouges, inquiets. Sous la peau, un muscle frémit. Quand Cesare s'avance, elle se lève et se met à côté de lui.

« Voici vos vingt-cinq mille lires, dit Cesare en arrivant en face de la demoiselle derrière sa table. Donnez-nous les dossards et le fil. »

Surprise, la femme le regarde, et regarde sa coéquipière, puis elle lève les yeux pour demander conseil au gros homme poilu qui, debout sur une chaise, pense surtout à hurler : « Deux pour le monde, et l'appoint, j'insiste.

- Donnez-nous les dossards et le fil, répète Cesare.
- Un instant. Attendez un instant.
- Pourquoi dois-je attendre ?
- Un peu de patience, je vous en prie.
- Alors, rendez-moi l'argent.

– Mais toi, avec qui cours-tu ? On peut savoir avec qui tu cours ? intervient finalement de là-haut le chef, sans détacher les lèvres du haut-parleur, avec derrière lui ce lourd ciel orangé.

– Avec elle. Il indique Betta d'un mouvement du menton.

– Avec une chèvre ? »

Pendant vingt ans, Cesare est parti de Rome chaque jour à minuit. Un jeune homme aux cheveux qui furent blonds, puis clairsemés, devenu chauve enfin, beaucoup moins jeune et quelque peu alcoolique, l'a aidé en silence pendant vingt ans dans le garage de la grande imprimerie à charger les paquets de journaux sur la fourgonnette ; en lui disant chaque fois, en claquant la portière arrière : « Bon voyage et fonce. » Pendant vingt ans, Cesare a tendu le bras à l'extérieur et lui a répondu en agitant la main. C'était ensuite la via Cassia, sombre et tortueuse, la pluie sur le pare-brise ou l'air gras et chaud, les phares dans les yeux, les chats écrasés sur l'asphalte, les silhouettes sombres des pompes à essence fermées, les pins parasols, l'impatience, les cratères noirs des lacs. Dans chaque bourg, il devait déposer un paquet de journaux à côté du kiosque en prenant soin de l'envelopper dans un plastique pour éviter qu'une averse soudaine n'aille le détremper, et il lui fallait reprendre les invendus. De ces lieux, il ne connaissait rien d'autre que leur nom sur le poteau indicateur et le kiosque ; il ignorait même s'il y avait quelque place ancienne ou quelque cathédrale ; il ne savait rien des gens qui l'habitaient.



Pour Cesare, c'était autant de marches à gravir, puis à redescendre. « Maintenant je suis à Sutri, dans quatorze kilomètres, je serai à Capranica, dans seize kilomètres, je serai à Vetralla. Pourvu que je ne crève pas. » Parfois, dans la nuit, il essayait d'inventer la matinée dans ces endroits : le marché, l'école, les fontaines sur le cours, les gens au café commentant les nouvelles du jour ; il imaginait tout, mais sans perdre de vue ni le compteur ni sa montre. « Ici, les hommes sont jaunes comme ces murs, ils ont deux blocs de tuf en guise de pieds, de la chaux dans les yeux et portent un chapeau. Tandis que là ils se marient entre frères, n'ont qu'un seul nom de famille et se disputent sans cesse, pour un jardin. Ici il y a eu la peste et il n'y a plus que des chiens. Dans sept kilomètres je serai à Montefiascone. Je ne peux pas m'arrêter. » Et pourtant certaines nuits, de rares fois en vingt ans, il aurait bien voulu faire halte au bord du lac de Bolsena, sous les noisetiers sombres, écouter la respiration tranquille de cette eau, y jeter un caillou et le suivre en inclinant la tête pendant qu'il voltigeait lentement vers le fond, là où la boue repose. Il avait levé le pied, rétrogradé, approché le camion de la rive, il s'était presque arrêté, ses roues ne tournaient qu'à peine, n'avaient plus qu'un restant d'énergie, mais aussitôt, son agitation inquiète lui avait comme planté des clous dans l'estomac et il avait pressé l'accélérateur pour s'éloigner de cette tache sombre. « Je ne peux pas perdre de temps. Il faut que j'avance, je dois avancer. »

Il arrivait à Sienne quand l'aube entrouvrait le ciel, juste avant l'ouverture des kiosques. Il en approvisionnait une dizaine, jetait rageusement les derniers paquets

devant les rideaux de fer baissés, les rangeant à coups de pied. Son regard s'arrêtait rarement sur les titres de la première page ; il le savait, désormais : ils changeaient, ces titres, mais c'étaient toujours les mêmes, et tous ces grands mots n'avaient sûrement rien à voir avec les vrais espoirs. On pouvait lire un jour, en bas, à droite : « Il pleuvait de la viande, je le jure », et un autre jour : « Même dans la gare, le supertrain bleu ne s'arrête pas. On compte de nombreux morts. » Et encore : « Miss Sourire est unijambiste. »

Cesare avait l'impression d'être un ambassadeur qui chaque nuit porte un message aux villes ennemies, cadenassées à l'intérieur de leurs vieux murs, enfermées dans leurs peines tranquilles, un message ambigu, menaçant, qui derrière la densité des mots ne dissimule qu'un seul ordre : « Il faut vous rendre vous aussi à ce monde terrible. »

Il n'y avait plus que quelques minutes avant le départ du marathon. « La première étape est au restaurant, à trois kilomètres, puis il y en a une autre dix kilomètres plus loin, mais si l'on veut, on peut continuer... » hurle le barbu, obstiné mais vague, en encaissant l'argent des dernières inscriptions. Une foule de couples se pressent déjà contre le ruban blanc et rouge tendu à l'entrée de l'autoroute : une caméra cadre au premier rang le champion régional et sa jolie femme, puis deux handicapés tassés sur leurs fauteuils roulants ; le faisceau de lumière aveugle deux acteurs de cinéma, fouille dans le tas, accroche des visages souriants, des mains qui saluent

ou qui font le signe de la victoire, tandis que les fils d'or brillent.

« On parle de nous » dit d'une voix trop forte un gamin avec son casque sur les oreilles. A la radio, en ce moment, on parle de nous, et beaucoup applaudissent. « Nous sommes plus de cinquante mille. Nous courons toute la nuit pour l'amour. Chacun recevra en cadeau une petite médaille avec un lièvre et une colombe. »

Cesare et Betta sont sur le bord extrême, dépassés à tout moment par les nouveaux inscrits qui vont grossir le troupeau. Cesare, les doigts tremblants, a préparé un nœud coulant et en un clin d'œil l'a refermé autour des cornes de la chèvre. Celle-ci a secoué furieusement la tête, soufflé de ses larges narines, s'est éloignée en courant, fouettant le sol avec le fil, puis elle est revenue se coucher à côté de Cesare. Lui s'est attaché à elle en nouant le fil autour de sa taille, définitivement.

– Sage, Betta, sage.

Betta lui a jeté un regard ombrageux, pointu. Je ne sais pas pourquoi je reste à côté de toi, je ne sais pas quel homme tu es ni où nous irons, mais je ne te quitterai pas, sois-en certain, parce que je t'appartiens. C'est cela qui était gravé dans ses yeux obliques, dans les muscles tordus de son cou.

Cesare voudrait déjà être plus loin, sur l'asphalte.

« Dans une minute c'est le départ, tenez-vous prêts, » annonce le haut-parleur avec des raclements.

Et Cesare se souvient maintenant d'une impression désagréable qu'il éprouvait constamment lorsqu'il était enfant : chaque fois qu'il arrivait quelque part, toujours

il fallait que quelqu'un s'en aille ; comment est-ce possible : je viens à peine d'arriver, je suis en train d'ôter mon manteau, je commence à regarder autour de moi et déjà quelqu'un doit s'en aller ! Pourquoi ? Qui est-ce ? Et où peut-il bien aller ? Dans un endroit plus beau, peut-être, un endroit que je ne connais pas, que je lui envie très fort : Comme je voudrais m'en aller avec lui, même si je ne le connais pas. Un jour, dans sa tête, la réponse lui apparut clairement, comme un ciel avec deux soleils. Je sais maintenant qui c'est. C'est bizarre, mais c'est toujours moi : c'est ma perpétuelle agitation.

Le retour depuis Sienna était rapide ; il n'y avait plus rien à livrer et Cesare pouvait faire crier les pneus tournant après tournant, le pied au plancher dans les rares lignes droites. Le pare-brise était souillé par les moucherons et par la poussière, et les petits points noirs de la fatigue brouillaient ses yeux. A la maison, lui ordonnait son cœur, à la maison, et dormir ! De si loin, son appartement lui apparaissait comme un hôpital où il fallait entrer pour guérir de toutes les infections, les draps qu'il avait laissés froissés et en désordre, il les revoyait tout blancs et lisses, la bouteille de digestif sur la table de chevet était une carafe d'eau fraîche, les mégots dans le plat des nèfles et des abricots et les revues porno sur le canapé se muaient en une femme patiente, en une douce infirmière. A la maison, et fermer enfin les yeux ! Je pourrais peut-être garer le fourgon à côté d'un café, boire un thé chaud, blaguer avec la caissière et puis incliner le siège



Pourquoi, sur l'autoroute du Soleil, Cesare court-il toute la nuit le marathon par couples « Deux pour le monde » ? Pourquoi a-t-il supporté que sa vie entière soit emportée par la frénésie de courir ? Et puis, qu'est-ce que cette fièvre qui l'a aveuglément poussé à consumer au plus vite chaque chose, chaque émotion, chaque mètre et chaque minute ? Et puis, est-il vrai que Cesare a commis un meurtre ? Et surtout, pourquoi, auprès de lui, cette chèvre qui court fidèlement, d'une manière obsédante, inguérissable ?

*Collection Italiques dirigée par Mario Fusco*



9 782867 444289

90 F  
936167-6  
ISBN : 2-86744-428-4  
9-94



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS